

En finir avec la conception ordinaire de la culture

Interprété, commenté et analysé encore et encore, le concept de culture se galvaude. Et si on proposait de nouvelles approches, au-delà des conceptions ordinaires et même au-delà des mots? Aline Gohard-Radenkovic et Pia Stalder

Neue Vorstellung von «Kultur» zulassen

Das Konzept «Kultur» hat sich im Laufe der Jahrhunderte konstruiert, dekonstruiert und wieder aufgebaut. Nun neigen Diskurse im Alltag dazu, ihm seine Bedeutung zu rauben. Ana Maria Rivera (2000) stellt fest, dass den Anthropologen seit langem die unterschiedlichen anthropologischen Vorstellungen des Kulturbegriffs entgangen sind: «In seiner anthropologischen Bedeutung hat das Wort *Kultur* den Bereich des Spezialisten und den Kreis der akademischen Debatten verlassen, um sich zu popularisieren und gegenwärtig eine wahre Inflation zu erfahren. Es ist Teil des Wortschatzes der Massenkommunikation geworden und man findet es überall, wo Kontroversen über die sogenannten inter-ethnischen Beziehungen stattfinden». Angesichts der Krise dieser Konzepte und um der alltäglichen, vereinfachenden und utilitaristischen Vorstellung des Kulturkonzepts ein Ende zu setzen, schlagen die Autoren dieses Textes einen Ansatz abseits der ausgetretenen Pfade vor: anders, künstlerisch, und vor allem «ungewöhnlich» – nach Art des Freiburger Zeichners Flippetouche.

Commençons *in media res*: les discours ordinaires ont tendance à vider la notion de culture de son sens qui s'est d'ailleurs construit, déconstruit et reconstruit à travers les siècles. La conception ordinaire simplifie la culture *ad absurdum*. Elle l'instrumentalise au profit de rapports de force et d'impositions de pouvoir. La culture prend la forme d'un «objet» statique et monolithique. Elle est utilisée comme stigmata, catégorisation, prétexte à l'exclusion ou à l'inclusion. Comment en sommes-nous arrivés là?

Crise des conceptions

Ana Maria Rivera (2000) constate que les diverses conceptions anthropologiques de la notion de culture ont depuis longtemps échappé aux anthropologues: «Le terme de culture, dans son acception anthropologique, a quitté le domaine du spécialiste et le cercle des disputes académiques pour se populariser et connaître aujourd'hui une véritable inflation. Il fait désormais partie du vocabulaire de la communication de masse, et on le retrouve dans toutes les controverses sur ce qu'on appelle les relations interethniques». Christian Giordano (2003) fait le même constat et distingue deux grands courants opposés, nés à des époques différentes, mais qui cohabitent et sous-tendent encore de nos jours la relation à l'autre. Le premier est hérité de Tylor (1871): il propose une définition qui révolutionne alors l'ethnologie: «Culture or civilization is that complex whole which includes knowledge, belief, art, moral, law, custom and other capabilities and habits acquired by man as a member of the society».

De cette conception surgira jusqu'à nos jours une prolifération de définitions (plus

d'une centaine selon le recensement de Barnard, 2000). Dans ce fatras conceptuel, précise Giordano, s'affirment toutefois deux constantes. La première montre que la culture est acquise par l'homme à travers des processus de socialisation, d'acculturation ou d'enculturation; tandis que la seconde affirme que la culture constitue un ensemble complexe dans lequel les divers éléments forment un organisme bien intégré ou réglé par une logique sociale spécifique.

Ces deux interprétations réduisent néanmoins l'individu à un automate qui suivrait les normes et modèles culturels dictés par la société, à un consommateur passif. Elles seront féroce­ment critiquées dans les années 80: les anthropologues seront accusés de culturalisme et de réification culturelle (Cu­che, 1996). Pourtant ces acceptions dominent encore un certain nombre de secteurs de la vie publique et même de la vulgarisation scientifique.

Dans les années 90, une deuxième conception voit le jour: celle de la complexité culturelle (Wicker, 1997). Elle est perçue comme un tournant épistémologique s'accompagnant d'une crise des représentations de la notion de culture dans les sciences sociales et du triomphe des préfixes (multi-inter-cross-transculturel), jetant encore davantage de confusion dans les esprits (Giordano, op. cit.). Or, penser la culture en termes de processus et de relations, produits par des individus et des groupes en interaction. Ce tournant sera qualifié de véritable renversement paradigmatique.

Les spécialistes s'intéressent donc désormais aux processus en jeu entre les membres d'une «communauté imaginée» (Anderson, 2002) qui interagissent et se confrontent ►

quotidiennement à des individus appartenant à des groupes aux caractéristiques analogues et / ou différentes. L'anthropologie appréhende maintenant la culture comme la résultante d'une dynamique identitaire entre des groupes qui sont en permanente redéfinition des espaces (territoriaux et symboliques) et des rapports de pouvoir qui caractérisent leurs relations à un moment et dans un contexte donnés, ce que Jean-Loup Amselle (1999) traduit par «logiques métisses». Cette conception dynamique qui postule l'individu non seulement comme acteur dans le lien social mais comme auteur de ce lien social, rejoint celle de Jean-Claude Kaufmann (2004). Le sociologue français envisage les relations individuelles en termes de co-construction d'espaces interpersonnels où s'élaborent inventions, bricolages, (re)médiations, (re)définitions de soi dans un rapport dialectique à l'autre.

Une culture est une abstraction

Il s'agit d'objets intellectuels, de produits d'inventions et de représentations. Une culture, c'est une «organisation des différences internes et de l'hétérogénéité (économique, sociale, de génération, de sexe, etc.) entre les individus et les groupes qui constituent une société [...]» (Rivera). Les formes culturelles sont «la résultante de stratégies et de conflits sociaux [...] saisis en rapport à un environnement historique déterminé, dans le cadre de rapports sociaux précis» (ibidem). En effet, «les cultures ne sont que variation, changement, labilité, dynamique» (Pretceille, 2012). Il faut les appréhender comme des formes d'organisations d'éléments interdépendants négociés et renégociés par les individus dans leurs interactions au quotidien.

Mais, par un phénomène d'inertie, de résistance ou de filiosité, ni les théoriciens ni les praticiens ne semblent s'appropriier et réinvestir ces conceptions, si ce n'est sous

des formes détournées, le plus souvent décontextualisées et simplifiées à l'extrême, au point que les spécialistes hésitent à les abandonner. Ils auraient tort, car ils se priveraient d'un outillage théorique éprouvé sur d'innombrables terrains, discuté de façon critique, et donc pertinent pour faire avancer la recherche et augmenter les connaissances sur les dynamiques sociales et identitaires façonnées par l'humain.

Conception «horsdinaire»

Pour en finir avec la conception ordinaire – simplificatrice et utilitariste – de la notion de culture, nous en proposons ici une approche hors des sentiers battus, différente, artistique, en un mot «horsdinaire». L'expression artistique n'est-elle pas souvent le dernier ressort pour (re)maîtriser ce qui risque de nous échapper ?

Prenons l'exemple de l'oeuvre de Flippetouche, dessinateur fribourgeois. Dans et à travers ses dessins, il dit «disséquer les entrailles des organisations»; en d'autres termes, le dessinateur «met à plat l'organisation d'institutions, d'entreprises ou de groupes» pour les analyser en profondeur, mieux les cerner et, finalement, proposer des réformes et innovations sociales. Sur toile, ces formes d'organisation paraissent nécessairement statiques. A l'instar de constructions artistiques telles que celles d'un Tinguely, on peut – et doit – s'imaginer tous les éléments de cette mise à plat en un constant mouvement; ce qui en résulte, c'est un monde «fait» et «refait» en permanence, dans et par le mouvement continu d'un nombre infini de diverses variables. Ces illustrations donnent à voir comment pourraient se concevoir les dynamiques intergroupales et interindividuelles à caractère instable, mobile, prévisible, imprévisible, etc. Ne serait-ce pas la meilleure définition du concept de culture ? ■

Pour aller plus loin

> Pia Stalder & Annick Tonti (dir.), *Médiation interculturelle. Représentations, mises en œuvre et développement des compétences*, Editions des archives contemporaines, sous presse

> Pia Stalder, *Pratiques imaginées et images des pratiques pluri-lingues. Stratégies de communication dans les réunions en milieu professionnel international*, Peter Lang, 2010

> Aline Gohard-Radenkovic, «De la diversité à la différence, de la différence à la différenciation ou les processus de discrimination de "l'autre imaginé"», in Gina Thésée, Nicole Carignan, Paul R. Carr (éd.), *Les faces cachées de l'interculturel*, L'Harmattan, 2010

> flippetouche.fredericmaillard.com/bio.html

Aline Gohard-Radenkovic est professeure associée au Domaine d'études plurilinguisme et didactique des langues étrangères. aline.gohard@unifr.ch

Pia Stalder est chargée de cours associée à l'Université de Fribourg et à l'Université du Luxembourg.

Les entrailles d'une organisation vues par Flippetouche, dessinateur fribourgeois (extrait, 2005).

